➤ Sur la scène du théâtre des Mathurins, à Paris, le 16 février.

FABRICE LUCHINI

"La Fontaine, c'est la tour Eiffel!"

Seul en scène pour dire, à guichets fermés, les "Fables de La Fontaine", celui qui se flatte d'être en analyse depuis cinquante-cinq ans raconte ici ses angoisses, ses lubies et… ses bonheurs

Propos recueillis par JACQUES NERSON

abrice Luchini est un personnage en quête d'auteurs. Un lecteur infatigable et un diseur si singulier qu'il monte désormais seul sur scène pour partager les merveilles par lui dénichées dans les romans de Céline, les essais de Philippe Muray, les portraits de Jean Cau, les poèmes de Baudelaire ou les « Fables de La Fontaine » agrémentées de quelques « Pensées » de Pascal. Et son public de fidèles, toujours plus nombreux, le suit dans ses flâneries littéraires. « La Fontaine et le confinement », actuellement aux Mathurins, affiche complet. Déjà, au Montparnasse, où il le jouera à partir de novembre, le téléphone ne cesse de sonner. Rencontre chez lui, à Paris.

Vous êtes resté fidèle au quartier de votre jeunesse. Ah oui! Au 18° populaire, pas celui de l'avenue Junot ni celui de la rue Lamarck. Je suis né rue Ramey. Entre la mairie du 18° et Château-Rouge. Je suis revenu dans le quartier parce qu'il n'est pas encore trop bobo. Il y a encore des vrais cafés, de vraies gens.

Mais vous vivez aussi à la campagne?

Entre Blois et Amboise. Je suis au théâtre du lundi au jeudi et le vendredi je me mets au vert. Je ne dis pas que ça m'amuse d'aller à la campagne. Où qu'elles soient, les natures anxieuses restent anxieuses. Mais ici ou

LA FONTAINE ET LE CONFINEMENT, par Fabrice Luchini. Mathurins (01-42-65-90-00), jusqu'au 28 avril (reprise du 11 au 26 octobre). Théâtre Montparnasse (01-43-22-77-74)

à partir du 1º novembre.

ailleurs, je travaille. En ce moment, j'ai beaucoup de textes à apprendre pour le prochain film de François Ozon. Je ne suis pas capable de rester à la campagne sans travail à faire. Flaubert conseillait à une correspondante dépressive de s'assommer de travail : «La vie n'est possible que quand on l'escamote. »

Etes-vous toujours en analyse?

Toujours. Mon premier psy, je l'ai vu pendant presque quarante ans. Jusqu'à sa mort. J'en ai un nouveau depuis quinze ans. Les natures anxieuses ont besoin de parler, d'y voir clair. Mais l'analyse ne résout rien. Si tu es obsessionnel, tu resteras obsessionnel, si tu es anxieux ou parano, tu resteras anxieux ou parano. Mon premier psychanalyste, personnage génial, m'avait dit au bout de quinze ans : « Je ne peux quand même pas vous dire toute la journée "Allez les verts!" » Quand j'ai eu ma première relation sexuelle avec pénétration, et que je lui en ai parlé avec enthousiasme, il a lâché: « Ben oui, c'est mieux que dans le sable! » La thérapie ne transforme pas un être inconfortable en un être confortable. Il me disait aussi : « Ben oui mon vieux, vous ne dormez pas. Mais que voulez-vous, vous pondez des spectacles! Vous n'allez pas super bien, mais c'est un moteur. » L'analyse m'a permis d'être un acteur qui a l'immense privilège de faire à peu près ce qu'il veut. Vous êtes votre propre patron...

Le patron de ma petite entreprise, qui me donne un bonheur absolu. Parce que je ne tourne que quand j'en ai envie. Parce que ma vie, c'est de servir sur scène des écrits complexes et de les mêler à ma drôlerie personnelle. La psychanalyse ne m'a pas cassé ça. Car les mauvais psychanalystes peuvent vous couper les ailes. Trouver un grand analyste, c'est trouver une personne intelligente qui ne s'exprime pas dans le baragouin psychanalytique, qui est une sous-culture. Il y a des gens comme moi qui en ont besoin pour tenir debout. La dernière pièce que vous avez jouée, c'était il y a douze ans. Pourquoi êtes-vous de plus en plus souvent seul en scène ?

"L'ANALYSE M'A PERMIS D'ÊTRE UN ACTEUR QUI FAIT À PEU PRÈS CE QU'IL VEUT."

DATES CLÉS

1951

Naissance de Robert Luchini à Paris.

1965

Jacques France, patron du salon de coiffure qui l'a pris en apprentissage, remplace « Robert » par « Fabrice », plus à la mode.

1969

Philippe Labro repère Fabrice dans une boîte de nuit d'Angoulême et lui donne son premier rôle au cinéma dans «Tout peut arriver»,

1978

Eric Rohmer lui confie le premier rôle dans « Perceval le Gallois ».

1990

Depuis « la Discrète », de Christian Vincent, il est l'un des acteurs français les plus demandés. → Parce que ma nature m'y entraîne. Et sur scène, je n'ai pas le sentiment de jouer seul. Je joue avec La Fontaine. Jouer avec les autres un Pinter, un Feydeau, j'y suis prêt. Mais mon petit système est tellement efficace! Je suis tellement heureux! Et je joue avec d'autres acteurs quand je tourne un film.

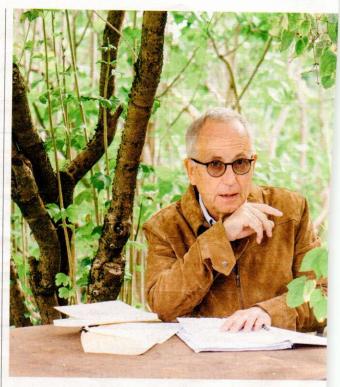
Pourquoi passez-vous sans cesse d'un théâtre à l'autre ?

J'ai l'ambition d'être le seul acteur qui fait une tournée dans sa propre maison. C'est vrai que mes spectacles ont toujours commencé dans des 100-places. Là, j'ai commencé plus large parce que je savais que La Fontaine, c'est la tour Eiffel. Mais je commence souvent dans de petites salles. J'ai même joué dans un petit théâtre qui s'appelle Les Déchargeurs, mais ça ne m'a pas réussi : le patron d'alors est parti avec la caisse, il m'a volé deux mois de recette. Mais j'ai aussi joué à la Porte Saint-Martin pendant presque huit mois devant 1 227 personnes dans la salle...

Certains disent que si vous lisiez le Bottin, l'affluence serait la même.

C'est ce qu'a dit Jacques Chirac qui a assisté à l'un de mes premiers récitals La Fontaine alors qu'il n'allait jamais au théâtre. C'était gentil mais il avait tort. Personne ne tiendrait plus de trois minutes. Même avec Alain Cuny, Louis Jouvet ou Harry Baur. Moi je tiens grâce à mon répertoire et à cette alternance de gravité et de drôlerie qui permet au public de ne pas se sentir exclu. C'est pourquoi j'ai toujours adoré Philippe Caubère. Un modèle, un génie, un grand poète moderne. Dans votre spectacle sur La Fontaine, vous rendez hommage à Jean-Laurent Cochet, votre maître. Mais vous vous montrez plus fidèle à sa mémoire qu'à sa méthode. Vous avez une façon toute personnelle de dire les « Fables ».

C'est possible, mais il a compté énormément. Moi, j'ai quitté l'école à 13 ans. On m'a mis dans un salon de coiffure. Et puis il y a eu Cochet qui a parlé d'une scène de Racine. Quelqu'un déclamait : « Albine, il ne faut pas bouger un instant, je veux l'attendre ici. » Et Cochet a indiqué le sous-texte. Et là, une lumière s'est allumée. Je comprenais tout ce qu'il disait. Le théâtre est un métier qu'il faut apprendre dans les cours d'art dramatique. La traite des planches, comme disait Sacha Guitry. Cochet insufflait l'amour du répertoire, une fantaisie mais un respect de la langue de l'auteur. Il m'a appris à entrer en scène par nécessité. Sans quoi une soirée entière sur La Fontaine serait intolérable. Parce qu'on tomberait dans la matinée poétique. Et comme disait Cocteau, il ne faut pas poétiser au-dessus de son luth. Quelle différence entre l'acteur et le comédien ? Dans une belle représentation, on peut être les deux. L'acteur, c'est quelqu'un qui a une forte personnalité. Le comédien est capable de vacance, de perdre son moi, de s'oublier pour servir plus grand que lui. Un acteur qui par sa sur-présence n'arrive pas à faire passer un texte est embarrassant. Et moi, je trouve que la noblesse de mon métier, c'est de porter chaque mot, bien ou mal, au spectateur. Michel Bouquet m'a dit



cette phrase qui est ma boussole: « N'oublie jamais, ils ne viennent pas te voir jouer, ils viennent jouer avec toi. » C'est ce que j'essaie de faire. Et c'est pour ça que j'ai horreur du one-man-show où des gens de grand talent ne peuvent passer plus de quatre minutes sans faire une vanne. Etre condamné à l'efficacité serait affreux. Moi, j'ai voulu éviter ce ricanement généralisé. J'intègre de la drôlerie dans mes spectacles pour permettre au public de respirer et de repartir plus loin.

Vous aimez le public ?

Si vous saviez le nombre d'acteurs avec qui j'ai joué qui citaient Cocteau et soupiraient en sortant de scène: «Ils n'ont aucun talent ce soir!» Sans démagogie, «ils » ont déjà le talent de sortir 60 euros de leur poche pour aller au théâtre plutôt que se planter devant la télévision. Dans son merveilleux livre « la France dans les yeux », le sociologue Jérôme Fourquet explique que depuis une quinzaine d'années, les achats de barbecues et de piscines ont explosé. Ce même Fourquet a inventé la notion d'« archipélisation ». En résumé, il n'y a plus de nation, plus de pays, mais un archipel. Chacun est enfermé dans son petit domaine. Les LGBT n'ont rien à voir avec l'homo, l'homo n'a rien à voir avec un hétéro, etc.

Vous lisez beaucoup?

Je lis peu de choses et je lis ce qui est à mon niveau. Pas du Heidegger, mais du Nietzsche, un peu Freud. J'ai lu récemment un essai de Gérald Bronner, « Apocalypse cognitive ». Il explique que bientôt 90 % de l'énergie psychique des individus sera absorbée par « J'aime, j'aime pas ». La logique binaire. J'ai envie de citer Alain Finkielkraut: « Le portable, c'est le dégueulis du privé. » Quand tu vas aux chiottes, à moins d'être un grand névrosé, tu fermes la porte. Mais quand à côté



"JACQUES **CHIRAC A DIT QUE SI JE LISAIS** LE BOTTIN. L'AFFLUENCE SERAIT LA MÊME. IL AVAIT TORT."

de toi dans le TGV t'entends un type crier « Mais moi, je lui ai dit, au mec de la créa... » (Déjà, un mec qui ne dit pas création, tu as envie de le frapper...) La généralisation du portable est le plus grand événement des vingt dernières années. Il paraît qu'on regarde le sien entre quatre cents et six cent cinquante fois par jour. Vous adorez Molière, mais ne l'avez jamais joué. Sauf au cinéma, dans « Alceste à bicyclette ».

Pourtant vous avez eu envie d'entrer à la Comédie-Française?

Mais oui. La première fois que j'ai voulu y aller, c'était comme un bandit qui va chez les flics et qui ditcoffrez-moi, je suis en danger. J'avais besoin du répertoire. Jean-Pierre Vincent, l'administrateur de l'époque, plutôt marxiste, m'avait dit : « Je ne suis pas insensible à votre "vis comica". » Il n'est même pas venu au rendez-vous. Peut-être parce que j'avais choisi le Ritz. Il y a des conformismes à droite, il y en a aussi à gauche.

Et la deuxième fois? La deuxième fois, l'administratrice, Muriel Mayette, m'a dit après mille compliments que la troupe ne supportait pas les personnalités trop colorées. Je n'ai donc jamais joué de classiques.

Vous vous diriez anarchiste de droite?

Gilles Deleuze disait qu'en ouvrant sa porte un homme de gauche pense qu'au-delà de son palier il y a l'Afrique. Tandis que le conservateur ne s'occupe que de son palier. Moi, je suis d'accord avec les gens qui voudraient une autre société. Je ne suis pas conservateur, mais je n'ai pas l'esprit révolutionnaire. Ayant eu la chance de bénéficier de l'ascenseur social, je ne me reconnais aucun droit à l'indignation. « Je m'intéresse peu aux hommes, à leurs opinions, dit Céline. C'est leur trognon qui m'intéresse parce qu'il dit ce qu'ils sont, la chose, l'homme en soi, presque toujours le contraire de ce qu'ils racontent. C'est là que je trouve ma musique. » Moi aussi, c'est l'individu qui m'intéresse, son psychisme. Je ne suis pas pour rien en analyse...

Vous allez voter?

Je ne sais pas. Les hommes politiques me fascinent. Qu'est-ce qui peut les motiver ? Emmanuel Macron gagnerait cent fois mieux sa vie dans le privé. J'aime aussi beaucoup François Hollande, avec qui je déjeune tous les trois mois.

Qu'est-ce qui vous plaît chez Jean Cau, dont vous disiez des textes dans votre avant-dernier spectacle? C'est de la littérature méchante. Je ne pense pas que la méchanceté soit le fin du fin en littérature, mais la littérature réactionnaire est attrayante. Philippe Muray aussi est méchant. Cela dit il y a chez Jules Renard, homme de gauche, quelques belles phrases très méchantes. Par exemple quand il dit d'un pauvre bonhomme qu'il a invité à dîner : « Il ne dit jamais rien, mais on voit qu'il pense des bêtises. » La méchanceté n'est pas le monopole de la droite.

Vous avez l'air heureux, en dépit de vos angoisses... Comment ne pas être galvanisé quand vous vovez des gens réserver des places huit mois à l'avance pour vous voir?

